

Points

Bronislaw Malinowski

Une théorie scientifique de la culture

BIBLIOTHEQUE DU CERIST

806

Points

D 806

Bronislaw Malinowski

Une théorie scientifique de la culture

et autres essais

traduit de l'anglais
par Pierre Clinquart

François Maspero

*Une théorie scientifique
de la culture*

1. La culture, objet de l'enquête scientifique

Lorsqu'il s'agit de l'anthropologie universitaire d'à présent, « Étude de l'Homme » est une formule bien présomptueuse, pour ne pas dire saugrenue. Établies de longue date ou de fraîche date, récentes ou vénérables, les disciplines sont multiples, qui explorent la nature humaine, le travail humain, les rapports humains. Elles peuvent toutes prétendre relever de l'étude de l'homme. Les plus vieilles ont donné les traités de morale, de théologie, d'histoire ou de légende, les leçons des coutumes et du droit anciens. Certaines remontent à des cultures qui perpétuent l'Age de Pierre; elles ont certainement fleuri dans les anciennes civilisations de la Chine, de l'Inde, de l'Égypte, du Proche-Orient. L'économie et la jurisprudence, la science politique, l'esthétique, la linguistique, l'archéologie et l'étude des religions comparées sont venues plus tard enrichir le patrimoine des sciences humaines. La psychologie, étude de l'esprit humain, est apparue il y a deux cents ans au programme officiel des études universitaires, suivie de peu par la sociologie, ou étude des rapports humains.

L'anthropologie, science de l'homme-en-général, discipline sans portefeuille, est la plus universelle de toutes, et la dernière en date. Champ, objet, méthode — il lui a fallu tant bien que mal aborner ses terres; elle a occupé ce qui restait de libre; elle a même empiété sur des fiefs qui existaient déjà. Elle compte à présent la préhistoire, le folklore, l'anthropologie physique et l'anthropologie culturelle. Ces disciplines frôlent dangereusement

* Nous avons traduit *basic need* par « besoin élémentaire », *derived need* par « besoin dérivé », *integrative imperative* par « impératif intégrant ». Ce concept correspond exactement à « impératif à fonction d'intégration ».

d'autres propriétés légitimes des sciences sociales et des sciences de la nature : psychologie, histoire, archéologie, sociologie, anatomie.

La nouvelle science naquit sous le signe de la ferveur évolutionniste, des méthodes anthropométriques, et des grandes découvertes préhistoriques. Aussi chercha-t-elle d'abord à reconstituer les débuts de l'humanité, à retrouver « l'anneau manquant », à établir des parallèles entre les découvertes préhistoriques et les données ethnographiques. A regarder les résultats acquis au siècle dernier, on ne trouverait guère, en mettant les choses au pis, qu'un bric-à-brac d'antiquaire, où voisineraient l'érudition ethnographique, le calibrage et l'inventaire des ossements, et une brassée de trouvailles à sensation sur nos ancêtres pré-humains. Toutefois, ce serait méconnaître les travaux d'avant-garde sur la culture comparée, menés par de grands esprits comme Herbert Spencer, Adolf Bastian, E.B. Tylor, L.H. Morgan, le général Pitt-Rivers et Frédéric Ratzel, W.G. Sumner et R.S. Steinmetz, Émile Durkheim et A.G. Keller. Ce sont eux qui ont posé les jalons d'une théorie scientifique de la conduite humaine, et c'est à eux que l'on doit d'avoir mieux compris la nature humaine, la société humaine et la culture humaine.

Ainsi donc, lorsqu'il décrit les cheminements scientifiques de l'étude de l'homme, l'anthropologue est mis devant une tâche qui, pour n'être pas de tout repos, revêt quelque importance. Il a pour mission de définir les vrais rapports qui unissent les diverses branches de l'anthropologie. Il doit déterminer la place qui revient à l'anthropologie parmi les sciences humaines. Il doit en outre rouvrir un vieux débat, et se demander en quel sens les sciences humaines peuvent être des sciences.

Cet essai a pour but de montrer que le vrai carrefour de toutes les branches de l'anthropologie est l'étude scientifique de la culture. Dès l'instant où l'anthropologie physique reconnaît que « la race est dans ce qu'elle accomplit », elle doit également admettre que ni les mesures, ni les classifications, ni la description des types physiques n'ont la moindre pertinence, tant qu'on n'est pas à même de mettre le type physique en corrélation avec la fécondité culturelle d'une race. La mission des sciences de la préhistoire et de l'archéologie est de reconstituer dans le vif une

culture éteinte, en partant des pièces à conviction fragmentaires que livrent seuls les vestiges matériels. L'ethnologue, qui s'inspire des cultures contemporaines, primitives ou non, pour reconstituer l'histoire humaine selon l'évolution ou selon la diffusion, ne peut fonder sa démarche sur des données scientifiques valides qu'à la condition de savoir ce qu'est réellement la culture. Enfin, l'ethnographe en campagne doit, pour observer, savoir ce qui est pertinent et fondamental, afin d'éliminer l'accessoire et le fortuit. Par conséquent, la quantité scientifique de tout travail anthropologique ressortit à la théorie de la culture, eu égard à la méthode d'observation sur le terrain et au sens du concept de culture comme procès et comme produit.

En second lieu, je pense que si l'anthropologie peut concourir à envisager son objet légitime, c'est-à-dire la culture, sous un angle plus scientifique, elle rendra aux autres sciences humaines un service inestimable. La culture, où se tient le plus clair de la conduite humaine, est également importante pour tout le monde, pour le psychologue, pour le sociologue, pour l'historien, pour le linguiste. A mon avis, la linguistique de demain, et notamment la sémantique, sera l'étude de la langue dans le contexte d'une culture. Je ne serais pas surpris que l'économie, recherche sur les richesses et le bien-être en tant que moyen d'échanges et de production, non contente de considérer l'*homo aconomicus* comme un être entièrement affranchi de toute autre considération et de toute autre activité, fonde ses principes et ses raisonnements sur l'étude de l'homme réel, hôte de l'espace complexe à plusieurs dimensions qu'est le milieu des sollicitations culturelles. Et de fait, les courants modernes de la science économique, qu'ils s'appellent « institutionnel », « psychologique » ou « historiciste », complètent les anciennes théories d'économie pure en situant l'homme économique dans son univers de pulsions, d'intérêts et d'habitudes, c'est-à-dire l'homme tel qu'il est mis en forme par l'entour culturel, entour complexe, fait de rationalité et d'affectivité.

Pour la jurisprudence, le juridique est en passe de perdre son privilège de *logos* autonome, et prend place à côté des divers systèmes de contrôle social; en dehors de l'appareil strictement formel des codes, des tribunaux, de la police, il faut envisager les concepts de fin, de valeur, de contrainte morale et de force

d'usage. Dès lors, c'est non seulement l'anthropologie, mais l'étude de l'homme en général, y compris toutes les sciences sociales, toutes les disciplines nouvelles à caractère psychologique ou sociologique qui peuvent et doivent concourir à forger un outil scientifique de base qui devra nécessairement être commun à toutes les sciences de l'homme.

2. Définition minimale de la science à l'usage des sciences de l'homme

Reste à expliquer pourquoi et comment, de toutes les sciences sociales, l'anthropologie peut se prétendre en mesure de rendre plus scientifique l'étude de l'homme. Je dirai tout de suite que la méthode scientifique n'est pas la seule inspiration ni la seule préoccupation des sciences humaines. Le point de vue moral ou le point de vue philosophique; la ferveur ou l'inspiration esthétique, humanitaire, théologique; le désir de connaître le passé parce que le passé nous séduit d'une manière qu'on peut se passer de justifier, mais qu'on ne saurait nier, voilà des motivations légitimes dans toutes les sciences humaines. Néanmoins, en tant qu'instrument, en tant que moyen d'une fin, la science est indispensable.

Je m'efforcerai de montrer qu'une authentique méthode scientifique imprègne le moindre travail historique, la moindre chronique, le moindre raisonnement de jurisprudence, d'économie et de linguistique. Il n'est pas de description qui soit vierge de théorie. Que vous vous efforciez de reconstituer des scènes historiques, d'enquêter sur le terrain auprès d'une tribu sauvage ou

d'une communauté civilisée, d'analyser des statistiques, d'opérer des déductions à partir d'un monument archéologique ou d'une découverte préhistorique — chaque énoncé et chaque raisonnement doit passer par les mots, c'est-à-dire par les concepts. Chaque concept à son tour est le fruit d'une théorie, qui décide que certains faits sont pertinents et d'autres accessoires, que certains facteurs orientent le cours des événements, et que d'autres sont des intermédiaires fortuits; qu'enfin les choses se passent ainsi parce que des personnes l'ont voulu, des masses, ou des agents matériels du milieu ambiant. La vieille distinction entre disciplines nomothétiques et disciplines idéographiques est un leurre philosophique qu'on aurait dû dissiper depuis longtemps au prix d'une simple réflexion sur l'observation, la reconstitution, ou l'énoncé du fait historique.

Tout le mal est venu de ce que principes, généralisations et théories étaient pour la plupart implicites dans la reconstitution de l'historien, et qu'elles étaient de nature intuitive plutôt que systématique. L'historien normal, et bon nombre d'anthropologues, dépensent leur verve théorique et leurs loisirs épistémologiques à réfuter le concept de loi scientifique dans le procès culturel, à isoler hermétiquement science de sciences humaines, et à prétendre que l'historien et l'anthropologue, inspirés par le don de double-vue, l'intuition ou la vérité révélée, sont en mesure d'évoquer le passé; en somme, qu'ils peuvent s'en remettre à la grâce divine, au lieu de s'appuyer sur un système de travail méthodique et consciencieux.

On peut définir le mot *science* dans le système épistémologique ou philosophique qu'on voudra, mais il est clair que la science consiste d'abord à observer ce qui s'est passé pour prédire ce qui se passera. En ce sens, il ne fait aucun doute que l'esprit et la pratique scientifiques ont imprégné toute conduite de raison chez l'homme, d'entrée de jeu, et au moment même où il s'aventurait à créer, à construire et à perfectionner la culture. Prenez n'importe quelle technique, n'importe quel art primitif, l'un de ceux qui bercèrent la culture, qui se perfectionnent et se recréent sans cesse et sur qui, depuis l'origine, elle s'est constamment appuyée : faire du feu, fabriquer des outils de bois et de pierre, édifier des abris précaires, aménager des grottes. Que peut-on dire sur la

conduite de raison, sur son assimilation incessante par la tradition, sur la fidélité des générations envers le savoir traditionnel légué par les ancêtres?

L'une des techniques primitives fondamentales, l'une des plus simples, c'est le feu. Ici, outre la dextérité manuelle de l'ouvrier, on trouve, sous l'exécution et sous la tradition tribale qui l'exprime, une théorie scientifique précise. Cette tradition devait définir en termes généraux, c'est-à-dire en termes abstraits, l'essence et la forme des deux morceaux de bois utilisés. Elle devait aussi définir les principes de l'exécution, le mouvement des muscles, son allure, la capture de l'étincelle et l'entretien de la flamme. Si la tradition n'était pas encore consignée dans des volumes, ou même formulée dans des théories physiques explicites, elle sous-entendait pourtant deux éléments pédagogiques et théoriques. Tout d'abord, elle transparaissait dans le tour de main des générations successives transmis aux nouveaux par le précepte et par l'exemple. Ensuite, quel que fût le mode de transmission du symbolisme primitif, par le verbe, par le geste expressif, par l'exécution crue, qu'on se contentât par exemple de dire où trouver les essences, comment les mettre en réserve, comment obtenir les formes, ce symbolisme agissait nécessairement, comme je l'ai vu moi-même agir au cours de mes enquêtes. Il le fallait bien, car le phénomène ultime, le jaillissement de la flamme, eût été impossible si les signes diacritiques fondamentaux concernant le matériel, l'activité et la coordination n'avaient été soumis aux conditions nécessaires et suffisantes pour mener à bien l'opération pragmatique. J'ajouterai que le savoir primitif possède une dimension supplémentaire. Quand on étudie les sauvages contemporains qui obtiennent le feu par frottement, fabriquent des outils de pierre et bâtissent des abris rudimentaires, on constate que leur conduite raisonnable, l'obéissance aux principes théoriques qui les inspirent, et leur exactitude technique sont déterminées par la fin qu'ils désirent obtenir. Cette fin est une valeur de leur culture. C'est une chose qu'ils prisent, parce qu'elle satisfait une nécessité vitale. C'est une condition préalable de leur existence. Toutefois, cette valorisation s'imisce et s'incruste définitivement, à la fois dans le tour de main et dans le savoir théorique. L'attitude scientifique qui transparaît dans la moindre technologie primitive, voire dans

l'organisation sociale et dans celle des entreprises économiques, cette confiance dans l'expérience passée comme préparation de l'exécution prochaine appartient en propre à la race humaine. Elle l'a de tout temps inspirée, depuis le jour même où l'espèce s'est mise en branle sous les traits de l'*homo faber*, de l'*homo sapiens* et de l'*homo politicus*. Si l'attitude scientifique ou sa valorisation venaient à s'éteindre dans une communauté primitive, fût-ce l'espace d'une génération, cette communauté régresserait vers l'animalité, ou plus vraisemblablement, s'éteindrait elle aussi.

Ainsi donc, dans le désordre considérable des facteurs d'environnement, des adaptations tâtonnantes, des situations vécues, l'homme primitif, poursuivant son cheminement scientifique, dut isoler les facteurs pertinents et les articuler dans des systèmes de relations et des systèmes de causes déterminantes. La tendance, ressort ultime de cette attitude, était essentiellement une question de survivance biologique. La flamme assurait chaleur, cuisson, sécurité, lumière. Les outils de pierre, le bois taillé, le bois ajusté, le tissage, les récipients, il les fallait aussi pour que les hommes pussent vivre. Toutes ces activités productives, technologiques, s'appuyaient sur une théorie, où les facteurs pertinents étaient isolés, où la valeur de l'exactitude théorique était prisee, où le projet d'exécution s'inspirait d'expériences passées dûment formulées.

Je m'efforce de montrer non point tant que le primitif a sa science, mais plutôt que l'attitude scientifique est aussi ancienne que la culture, et ensuite que la définition minimale de la science découle de l'exécution pragmatique. Si nos conclusions sur la nature de la science, tirées de nos analyses sur les découvertes, les inventions et les théories du primitif, devaient se vérifier au progrès de la physique moderne depuis Copernic, Galilée, Newton, ou Faraday, nous découvririons que les mêmes facteurs de différenciation distinguent entre tous les autres modes, le mode de pensée et le mode de comportement scientifiques. Partout, nous constatons d'abord l'extraction des facteurs réels et pertinents d'un procès donné. Réalité et pertinence sont livrées par l'observation, l'expérimentation, qui établissent leur constant retour. La vérification empirique incessante ressortit, comme le caractère

originel de la théorie et de l'expérience scientifiques, à l'essence même de la science. Quand la théorie pêche, il faut trouver par où. L'expérience et les principes doivent donc être l'objet d'une perpétuelle hybridation. La science ne commence qu'à l'instant où les principes généraux doivent affronter l'épreuve des faits, et où les problèmes pratiques et les relations théoriques de facteurs pertinents servent à manipuler le réel à travers l'action humaine. La définition minimale de la science suppose par conséquent l'existence de lois générales, un champ d'expérimentation ou d'observation, et enfin l'effacement du discours abstrait devant l'application pratique.

C'est ici que l'anthropologie pourrait faire valoir ses prétentions. Pour toutes sortes de raisons, cette discipline a dû s'orienter vers l'objet focal de toutes les recherches humaines, à savoir la culture. L'anthropologie, et surtout l'anthropologie moderne, a ceci de bon que ses chercheurs font de l'ethnographie sur le terrain, c'est-à-dire un travail empirique. Elle a été la première science sociale à monter son laboratoire auprès de son officine théorique. L'ethnologue étudie les faits de culture sous tous les éclairages possibles, et dans des conditions d'environnement, de race et de psychologie toutes différentes. Il doit être à la fois un observateur émérite, c'est-à-dire un bon ethnologue de terrain, et un éminent théoricien de la culture. Sur le terrain comme dans l'analyse comparée des cultures, il a appris que l'une n'est rien sans l'autre. Observer, c'est choisir, c'est classer, c'est isoler en fonction de la théorie. Élaborer une théorie, c'est résumer la pertinence de l'observation passée et attendre confirmation ou infirmation empirique des problèmes posés par la théorie.

Ainsi, en histoire, l'anthropologue a dû être à la fois son propre rapporteur et le manipulateur des sources par lui avancées. En sociologie moderne, l'ethnologue, dans sa tâche tellement plus simple, est à même d'envisager les cultures comme un tout et de les observer de part en part, sous ses propres yeux. Il est donc le grand inspirateur des courants vraiment scientifiques de la sociologie moderne, celle qui analyse les phénomènes culturels modernes et pratique l'observation directe, non contente des révélations en chambre, intuitives et apodictiques. En jurisprudence, en économie, en politique, en sociologie des religions, l'anthropologie

multiplie les preuves inductives à l'appui des comparaisons et des discriminations.

Ainsi donc on peut dire sans présomption, sans tomber dans la stérilité ni la futilité, que la voie d'accès scientifique à l'étude de l'homme est précisément ce que la science de l'homme tout entière peut attendre de l'anthropologie d'aujourd'hui et de demain. Il nous faut une théorie de la culture, de ses procès et de ses produits, de son déterminisme propre, de ses liens avec les données élémentaires de la psychologie et de la physiologie humaines, une théorie enfin de l'empire de l'environnement sur la société. Certes l'anthropologue n'en a pas le monopole. Mais il a son mot à dire, et il piquera au jeu les historiens empiristes, les sociologues, les psychologues, et les spécialistes des diverses activités dans l'ordre juridique, économique ou pédagogique.

Cette discussion passablement doctorale sur la teneur scientifique des études sociales se passe de justification. Il ne fait aucun doute que dans la crise actuelle de notre civilisation, nous nous sommes hissés à de vertigineux sommets dans les sciences pures et appliquées de la mécanique et de la chimie, dans la théorie de la matière et dans l'industrie mécanique. Mais nous n'éprouvons ni foi ni respect devant les conclusions des sciences humaines et nous ne croyons même pas à la validité des théories sociales. A l'heure qu'il est, il faut de toute urgence établir un équilibre entre l'empire démesuré des sciences de la nature et de leurs applications d'une part, et l'essoufflement de la science sociale, l'impuissance chronique de la mécanique sociale (*social engineering*) d'autre part. La désinvolture nonchalante qu'affichent les spécialistes des sciences humaines à l'égard de la valeur scientifique de leurs travaux, n'est pas seulement méprisable sur le plan épistémologique : elle est à sa manière immorale, au sens pragmatique. L'histoire, la sociologie, l'économie et la jurisprudence doivent soigneusement, en pleine connaissance de cause, et de propos délibéré, asseoir leur édifice sur la méthode scientifique. La science sociale doit elle aussi se donner l'intelligence qui a su s'emparer des secrets de la mécanique. Il entrera toujours dans les sciences humaines, des facteurs moraux, artistiques et sentimentaux. Mais l'essence même des principes éthiques exige son bien-fondé,

et ce n'est possible que si le principe est aussi près du réel qu'il est indispensable au sentiment.

Si j'ai insisté aussi lourdement sur la définition minimale de la science, c'est aussi parce que, dans un champ de recherche nouveau comme celui de la culture, il est infiniment dangereux d'emprunter ses méthodes aux disciplines mieux assises, et de plus longue date. Utiliser comparaisons organiques et métaphores mécaniques, croire que la numération et la mesure suffisent à départager la science et le laïus — ces ficelles, tout comme l'emprunt et la référence aux autres disciplines, ont fait plus de tort que de bien à la sociologie. Dans notre définition minimale, il est bien entendu que toute science doit d'abord reconnaître comme sien son objet légitime. Il lui faut se mettre en devoir d'identifier et d'isoler par des méthodes appropriées les traits pertinents de son procès. Il s'agit bel et bien d'élaborer des lois générales, et des concepts qui les reflètent. Il s'ensuit que tout principe théorique doit pouvoir se traduire en méthode d'observation et qu'inversement, en observant, il faut respecter fidèlement les directives de l'analyse conceptuelle. Enfin, les enseignements qu'on peut tirer des problèmes concrets (politique coloniale, travail missionnaire, difficultés du contact culturel, transculturation), problèmes qui ressortissent de plein droit à l'anthropologie, constituent un correctif permanent des théories générales.

3. Concepts et méthodes de l'anthropologie

Même succincte, une histoire des conquêtes de l'anthropologie n'aurait pas sa place dans cet essai. L'ouvrage exhaustif et compétent reste à écrire, qui décrirait les ambitions, les recherches et

1. Une théorie scientifique de la culture

1. La culture, objet de l'enquête scientifique	9
2. Définition minimale de la science à l'usage des sciences et de l'homme	12
3. Concepts et méthodes de l'anthropologie	18
4. Qu'est-ce que la culture?	35
5. Théorie du comportement organisé	41
6. Les isolats concrets de la conduite organisée	48
7. Analyse fonctionnelle de la culture	60
8. Qu'est-ce que la nature humaine?	66
9. La dérivation des besoins culturels	73
10. Besoins élémentaires et besoins culturels	78
11. La nature des besoins dérivés	101
12. Les impératifs intégrants de la culture humaine ...	111
13. Prothèse du relais instrumental dans la séquence vitale	115

2. La théorie fonctionnelle

1. Embryologie et obstétrique	125
2. Brève axiomatique du fonctionnalisme	127
3. Définition de la fonction	131

4. Ébauche d'une définition du fonctionnalisme	133
5. Les isolats légitimes de l'analyse culturelle	135
6. Structure de l'institution	136
7. Le concept de fonction	141
8. La théorie des besoins	143
9. Conclusions	146

3. Réflexions critiques sur la vie de James Frazer

Introduction	151
1. Le paradoxe de Frazer, l'homme et l'œuvre	153
2. Place de Frazer dans l'histoire de la théorie ethnologique	157
3. Analyse critique de quelques théories particulières..	164
4. Où va l'anthropologie?	175